DISCOURS SUR LE BONHEUR

Dans la première édition de 1779, une note adjointe au titre, précisait :

Gabrielle-Émilie de Breteuil, marquise du Chatelet, née en 1706, et morte en 1749 : de toutes les femmes qui ont illustré la France, c'est celle qui a eu le plus de véritable esprit et qui a le moins affecté le bel esprit.

On croit communément qu'il est difficile d'être heureux, & on n'a que trop de raison de le croire; mais il serait plus aisé de le devenir, si chez les hommes les réflexions & le plan de conduite en précédaient les actions. On est entraîné par les circonstances, et on se livre aux espérances qui ne rendent jamais qu'à moitié ce qu'on en attend : enfin, on n'aperçoit bien clairement les moyens d'être heureux que lorsque l'âge et les entraves qu'on s'est données y mettent des obstacles.

Prévenons ces réflexions qu'on fait trop tard : ceux qui liront celles-ci l'Age & ce que trouveront leur de vie circonstances fourniraient trop lentement. Empêchons-les de perdre une partie du temps précieux à court que nous avons à sentir et à penser, & de [passer] à calfater leur vaisseau le temps qu'ils [doivent employer à se procurer les plaisirs qu'ils] peuvent goûter dans navigation.

Il faut, pour être heureux, s'être défait des préjugés, être vertueux, se bien porter, avoir des goûts & des passions, être susceptible d'illusions, car nous devons la plupart de nos plaisirs à l'illusion, & malheureux est celui qui la perd. Loin donc de chercher à la faire disparaître par le flambeau de la raison, tâchons d'épaissir le vernis qu'elle met sur la plupart des objets ; il leur est encore plus nécessaire que ne le sont à nos corps les soins & la parure.

Il faut commencer par se bien dire à soimême & par se bien convaincre que nous n'avons rien à faire dans ce monde qu'à nous y procurer des sensations & des sentiments agréables. Les moralistes qui disent aux hommes : réprimez vos passions, & maîtrisez vos désirs, si vous voulez être heureux, ne connaissent pas le chemin du bonheur. On n'est heureux que par des goûts & des passions satisfaites; [je dis des goûts], parce qu'on n'est pas toujours assez heureux pour avoir des passions, & qu'au défaut des passions, il faut bien se contenter des goûts. Ce serait donc des passions qu'il faudrait demander à ! Dieu, si on osait lui demander quelque chose; & Le Nôtre avait grande raison de demander des pape tentations au d'indulgences.

Mais, me dira-t-on, les passions ne fontelles pas plus de malheureux que d'heureux? Je n'ai! pas la balance nécessaire pour peser en général le bien & le mal qu'elles ont faits aux hommes; mais remarquer que il faut malheureux sont connus parce qu'ils ont besoin des autres, qu'ils aiment raconter leurs malheurs, qu'ils remèdes cherchent des & du soulagement. Les gens heureux cherchent rien, & ne vont point avertir autres de leur bonheur ; les malheureux sont intéressants, les gens heureux sont inconnus.

Voilà pourquoi lorsque deux amants sont raccommodés, lorsque leur jalousie est finie, lorsque les obstacles qui les séparaient sont surmontés, ils ne sont plus propres au théâtre; la pièce est finie pour les spectateurs, & la scène de Renaud à d'Armide n'intéresserait pas autant qu'elle fait, si le spectateur ne s'attendait pas que l'amour de Renaud est l'effet d'un enchantement qui doit se dissiper, & que la passion qu'Armide fait voir dans cette scène rendra malheur plus intéressant. Ce sont les mêmes ressorts qui agissent sur notre l'émouvoir âme pour représentations théâtrales & dans les événements de la vie. On connaît donc bien plus l'amour par les malheurs qu'il cause, que par le bonheur souvent obscur qu'il répand sur la vie des hommes. Mais supposons pour un moment, que les passions fassent plus de malheureux que d'heureux, je dis qu'elles seraient encore à désirer, parce que c'est la condition sans laquelle on ne peut avoir de grands plaisirs; or, ce n'est la peine de vivre que pour avoir des sensations & des sentiments agréables; & plus les sentiments agréables sont vifs, plus on est heureux. Il est donc à désirer d'être susceptible de passions, à je le répète encore : n'en a pas qui veut.

C'est à nous à les faire servir à notre bonheur, & cela dépend souvent de Quiconque a si nous. su économiser son état & les circonstances où la fortune l'a placé, qu'il soit parvenu à mettre son esprit & son cœur dans une assiette tranquille, qu'il soit susceptible de tous les sentiments, de toutes les sensations agréables que cet état peut comporter, est assurément un excellent philosophe, & doit bien remercier la nature.

Je dis son état & les circonstances où la fortune l'a placé, parce que je crois qu'une des choses qui contribuent le plus au bonheur, c'est de se A contenter de son état, & de songer plutôt à le rendre heureux qu'à en changer.

Mon but n'est pas d'écrire pour toutes sortes de conditions & pour toutes sortes de personnes ; tous les états ne sont pas susceptibles de la même espèce de bonheur. Je n'écris que pour ce qu'on appelle les gens du monde, c'est-à-dire, pour ceux qui sont nés avec une fortune toute faite, plus ou moins brillante, plus ou moins opulente, mais enfin tels qu'ils

peuvent rester dans leur état sans en rougir, et ce ne sont peut-être pas les plus aisés à rendre heureux.

Mais pour avoir des passions, pour pouvoir les satisfaire, il faut sans doute se bien porter ; c'est là le premier bien : or, ce bien n'est pas si indépendant de nous qu'on le pense. Comme nous sommes tous nés sains (je dis en général) & faits pour durer un certain temps, il est sûr que si nous ne détruisions pas notre tempérament par la gourmandise, par les veilles, par les excès enfin, nous vivrions tous à peu près ce qu'on appelle âge d'homme. J'en excepte les morts violentes qu'on ne peut prévoir, & dont, par conséquent, il est inutile de s'occuper.

Mais, me répondra-t-on, si votre passion est la gourmandise, vous serez donc bien malheureux : car si vous voulez vous bien porter, il faudra perpétuellement vous contraindre. A cela je réponds que le bonheur étant votre but, en satisfaisant vos passions, rien ne doit vous écarter de ce but; & si le mal d'estomac ou la goutte que vous donnent les excès que vous faites à table, vous causent des douleurs plus

vives que le plaisir que vous trouvez à votre gourmandise, mal, si vous préférez calculez jouissance de l'un à la privation de l'autre: vous vous écartez de votre but, & vous êtes malheureux par votre faute. Ne vous plaignez pas de ce que vous êtes gourmand: car cette passion est une source de plaisirs continuels; mais sachez la faire servir à votre bonheur: cela vous sera aisé en restant chez vous, & en ne vous faisant servir que ce que vous voulez manger: ayez des temps de diète; si vous attendez que estomac désire par une faim bien vraie, tout ce qui se présentera vous fera autant de plaisir que des mets plus auxquels recherchés, & vous songerez pas lorsque vous ne les aurez pas devant les yeux. Cette sobriété que vous vous serez imposée rendra le plaisir plus vif. Je ne vous recommande pas pour éteindre en vous la gourmandise, mais pour vous en préparer une jouissance plus délicieuse. A l'égard des personnes malades, des cacochymes que tout incommode, elles ont d'autres espèces de bonheur. Avoir bien chaud, bien digérer leur poulet, aller à la garde-robe, est une jouissance pour eux. Un tel bonheur, s'il en est un, est trop insipide pour s'occuper des moyens d'y parvenir. Il semble que ces sortes de personnes soient dans une sphère dont ce qu'on appelle bonheur, jouissance, sentiments agréables ne peuvent approcher. Elles sont à plaindre ; mais on ne peut rien pour elles.

Quand on s'est une fois bien persuadé que sans la santé on ne peut jouir d'aucun plaisir à d'aucun bien, on se résout sans peine à faire quelques sacrifices pour conserver la sienne. J'en suis, je puis le dire, un exemple. J'ai un très bon tempérament ; mais je ne suis point robuste, & il y a des choses qui sûrement détruiraient ma santé. Tel est le vin, par exemple, & toutes les liqueurs ; je me les suis interdits dès ma première jeunesse, j'ai un tempérament de feu, je passe toute la matinée à me noyer de liquides; enfin, je me livre trop souvent à la gourmandise dont Dieu m'a douée, & je répare ces excès par des diètes rigoureuses que je m'impose à la première incommodité que je sens, & qui m'ont toujours évité des maladies. Ces diètes ne me coûtent rien, parce que dans ces temps je reste toujours chez moi à l'heure des repas ; & comme la nature est assez sage pour ne nous pas donner les sentiments de la faim quand nous l'avons surchargée de nourriture, ma gourmandise n'étant point excitée par la présence des mets, je ne me refuse rien en ne mangeant point, & je rétablis ma santé sans qu'il m'en coûte de privation.

Une autre source de bonheur, c'est d'être exempt de préjugés, & il ne tient qu'à nous de nous en défaire. Nous avons tous la portion d'esprit nécessaire pour examiner les choses qu'on veut nous obliger de croire; pour savoir, par exemple, si deux & deux font quatre, ou cinq; & d'ailleurs, dans ce siècle, on ne manque pas de secours pour s'instruire. Je sais qu'il y a d'autres préjugés que ceux de la religion, & je crois qu'ils sont très bons à secouer, quoiqu'il n'y en ait aucun qui influe autant sur notre bonheur & notre malheur que celui de la religion. Qui dit préjugé, dit une opinion qu'on a reçue sans examen, parce qu'elle ne se soutiendrait pas. L'erreur ne peut jamais être un bien, & elle est sûrement un grand mal dans les choses d'où dépend la conduite de la vie.

Il ne faut pas confondre les préjugés avec les bienséances. Les préjugés n'ont

aucune vérité, & ne peuvent être utiles qu'aux âmes mal faites : car il y a des âmes corrompues comme des corps contrefaits. Celles-là sont hors de rang, & je n'ai rien à leur dire. Les bienséances ont une vérité de convention, & c'en est assez pour que toute personne de bien ne se permette jamais de s'en écarter. Il n'y a point de livre qui apprenne les bienséances, & cependant personne ne les ignore de bonne foi. Elles varient suivant les états, les âges, circonstances. Quiconque prétend au bonheur, ne doit jamais s'en écarter; observation l'exacte mais bienséances est une vertu, & j'ai dit que pour être heureux il faut être vertueux. Je sais que les prédicateurs, & même Juvénal, disent qu'il faut aimer la vertu pour elle-même, pour sa propre beauté; mais il faut tâcher d'entendre le sens de ces paroles, & Ton verra qu'elles se réduisent à ceci : Il faut être vertueux, parce qu'on ne peut être vicieux & heureux. J'entends par vertu tout ce qui contribue au bonheur de la société, &, par conséquent, au nôtre, puisque nous sommes membres de la société.

Je dis qu'on ne peut être heureux et vicieux, & la démonstration de cet axiome est dans le fond du cœur de tous les hommes. Je leur soutiens, même aux plus scélérats, qu'il n'y en a aucun à qui les reproches de sa conscience, c'est-àdire, de son sentiment intérieur, le mépris qu'il sent qu'il mérite & qu'il éprouve, dès qu'on le connaît, ne tienne lieu de supplice. Je n'entends pas par scélérats les voleurs, les assassins, les empoisonneurs, ils ne peuvent trouver dans la classe de ceux pour qui j'écris ; mais je donne ce nom aux gens faux & perfides, aux calomniateurs, aux délateurs, aux ingrats, enfin à tous ceux qui sont atteints des vices lesquels les lois n'ont point sévi, mais contre lesquels celles des mœurs et de la société ont porté des arrêts d'autant plus terribles, qu'ils sont toujours exécutés.

Je maintiens donc qu'il n'y a personne sur la terre qui puisse sentir qu'on le méprise, sans désespoir. Ce mépris public, cette animadversion des gens de bien est un supplice plus cruel que tous ceux que le lieutenant-criminel pourrait infliger, parce qu'il dure plus longtemps, & que l'espérance ne l'accompagne jamais. Il faut donc n'être pas vicieux, si l'on ne veut pas être malheureux; mais ce n'est pas assez pour nous de n'être pas malheureux; la vie ne vaudrait pas la peine d'être supportée, si l'absence de la douleur était notre seul but; le néant vaudrait mieux: car assurément c'est l'état où l'on souffre le moins. Il faut donc tâcher d'être heureux. Il faut être bien avec soi-même par la même raison qu'il faut être logé commodément chez soi, & vainement espérerait-on pouvoir jouir de cette satisfaction sans la vertu:

Aisément des mortels on éblouit les yeux;

Mais on ne peut tromper l'œil vigilant des dieux.

a dit un de nos meilleurs poètes; mais c'est l'œil vigilant de sa propre conscience qu'on ne trompe jamais.

On se rend une justice exacte, & pins on peut se rendre témoignage que l'on a rempli ses devoirs, qu'on a fait tout le bien qu'on a pu faire, qu'on est vertueux enfin, plus on goûte cette satisfaction intérieure qu'on peut appeler la santé de l'âme. Je doute qu'il y ait de sentiment plus délicieux que celui qu'on éprouve quand on vient de faire une action vertueuse, & qui mérite l'estime des honnêtes gens. Au plaisir intérieur que causent les actions vertueuses se joint encore le plaisir de jouir de l'estime universelle : car les fripons ne peuvent refuser leur estime à la probité; mais l'estime des honnêtes gens mérite seule qu'on la compte. Enfin, je dis que pour être heureux il faut être susceptible d'illusion, et cela n'a guère besoin d'être prouvé; mais, me direz-vous, vous avez dit que l'erreur est toujours nuisible : l'illusion n'est-elle pas une erreur? Non : l'illusion ne nous fait pas voir, à la vérité, les objets entièrement tels qu'ils doivent être pour nous donner des agréables, elle sentiments accommode à notre nature. Telles sont les illusions de l'optique: or, l'optique ne nous trompe pas, quoiqu'elle ne nous fasse pas voir les objets tels qu'ils sont, parce qu'elle nous les fait voir de la manière qu'il faut que nous les voyions pour notre utilité. Quelle est la raison pour laquelle je ris plus que personne aux marionnettes, si ce n'est parce que je me prête plus qu'aucun autre à l'illusion, & qu'au bout d'un quart-d'heure je crois que c'est Polichinelle qui parle? Auraiton un moment de plaisir à la comédie, si on ne se prêtait à l'illusion qui vous fait voir des personnages que vous savez qui sont morts depuis longtemps, & qui les fait parler en vers Alexandrins? Mais quel plaisir aurait-on à un autre spectacle où tout est illusion, si on ne savait pas s'y prêter? Assurément il y aurait bien à perdre, & ceux qui n'ont à l'opéra que le plaisir de la musique & des danses, y ont un plaisir bien décharné & bien audessous de celui que donne l'ensemble de ce spectacle enchanteur. J'ai cité les spectacles, parce que l'illusion y est plus aisée à sentir. Elle se mêle à tous les plaisirs de notre vie, & elle en est le vernis. On dira peut-être qu'elle ne dépend pas de nous, & cela n'est que trop vrai; jusqu'à un certain point; on ne peut se donner des illusions, de même qu'on ne peut se donner des goûts, ni des passions; mais on peut conserver les qu'on a; on peut ne pas illusions chercher à les détruire; on peut ne pas aller derrière les coulisses voir les roues qui font les vols, & les autres machines: voilà tout l'art qu'on y peut mettre, & cet art n'est ni inutile, ni infructueux.

Voilà les grandes machines du bonheur, si je puis m'exprimer ainsi; mais il y a encore bien des adresses de détail qui peuvent contribuer à notre bonheur.

La première de toutes est d'être bien décidé à ce qu'on veut être & à ce qu'on veut faire, & c'est ce qui manque à presque tous les hommes ; c'est pourtant la condition sans laquelle il n'y a point de bonheur. Sans elle, on nage perpétuellement dans une mer d'incertitudes ; on détruit le matin ce qu'on a fait le soir ; on passe la vie à faire des sottises, à les réparer, à s'en repentir.

Ce sentiment de repentir est un des plus inutiles et des plus désagréables que notre âme puisse éprouver. Un des grands secrets est de savoir s'en garantir. Comme rien ne se ressemble dans la vie, il est presque toujours inutile de voir ses fautes, du moins l'est-il de s'arrêter longtemps à les considérer & de se les reprocher : c'est nous couvrir de confusion à nos propres yeux sans aucun profit. Il faut partir d'où l'on est, employer toute la sagacité de son esprit à réparer & à trouver les moyens de réparer; mais il ne faut point regarder au talon, & il faut toujours écarter de son

esprit le souvenir de ses fautes: quand on en a tiré dans une première vue le fruit qu'on en peut attendre, écarter les idées tristes & leur en substituer d'agréables, c'est encore un des grands ressorts du bonheur, & nous avons celui-là en notre pouvoir, du moins jusqu'à un certain point; je sais que dans une violente passion qui nous rend malheureux, il ne dépend entièrement de nous de bannir de notre esprit les idées qui nous affligent; mais on n'est pas toujours dans ces situations violentes, toutes les maladies ne sont pas fièvres malignes, et les petits malheurs de détail, les sensations faibles, désagréables, quoique bonnes à éviter. La mort, par exemple, est une idée qui nous afflige toujours, soit que nous prévoyions la nôtre, soit que nous pensions à celle des gens que nous aimons. Il faut donc éviter avec soin tout ce qui peut nous rappeler cette idée. Je suis bien opposée à Montaigne, qui se félicitait tant de s'être tellement accoutumé à la mort, qu'il était sûr de la voir de près sans être effrayé. On voit par la complaisance avec laquelle il rapporte cette victoire, qu'elle lui avait coûté beaucoup, & en cela le sage Montaigne avait mal calculé: car

c'est assurément une folie d'empoisonner par cette idée triste & humiliante une partie du peu de temps que nous avons à vivre, pour supporter plus patiemment un moment que les douleurs corporelles rendent toujours très amer, malgré notre philosophie; d'ailleurs, qui sait si l'affaiblissement de notre esprit, causé par la maladie ou par l'âge, nous laissera recueillir le fruit de nos réflexions, & si nous n'en serons pas pour nos frais, comme il arrive si souvent dans cette vie? Ayons toujours dans l'esprit, quand l'idée de la mort nous revient, ce vers de Gresset:

La douleur est un siècle, & la mort un moment.

Détournons cet esprit de toutes les idées désagréables ; elles sont la source d'où naissent tous les maux métaphysiques, & c'est surtout ceux-là qu'il est presque toujours en notre pouvoir d'éviter.

La sagesse doit avoir toujours les jetons à la main : car qui dit *sage* dit *heureux*, du moins dans mon dictionnaire ; il faut

avoir des passions pour être heureux; mais il faut les faire servir à notre bonheur, & il y en a auxquelles il faut défendre toute entrée dans notre âme. Je ne parle pas ici des passions qui sont des vices, telles que la haine, [la vengeance, la colère; mais l'ambition], par exemple, est une passion dont je crois qu'il faut défendre son âme, si on veut être heureux; ce n'est pas par la raison qu'elle n'a pas de jouissance, car je crois que cette passion peut en fournir; ce n'est pas parce que l'ambition désire toujours, car c'est assurément un grand bien, mais c'est parce que de toutes les passions c'est celle qui met le plus notre bonheur dans la dépendance des autres; [or moins notre bonheur dépend des autres] et plus il d'être heureux. aisé est nous de faire craignons pas trop retranchement sur cela, il en dépendra Par assez. toujours raison cette d'indépendance, l'amour de l'étude est de toutes les passions celle qui contribue le plus à notre bonheur. Dans l'amour de l'étude se trouve renfermée une passion dont une âme élevée n'est jamais entièrement exempte, celle de la gloire ; il n'y a même que cette manière d'en acquérir pour la moitié du monde, & c'est cette moitié justement à qui l'éducation en ôte les moyens, & en rend le goût impossible.

Il est certain que l'amour de l'étude est bien moins nécessaire au bonheur des hommes qu'à celui des femmes. Les hommes ont une infinité de ressources être heureux, qui manquent pour entièrement aux femmes. Ils ont bien d'autres moyens d'arriver à la gloire, & il est sûr que l'ambition de rendre ses talents utiles à son pays & de servir ses concitoyens, soit par son habileté dans l'art de la guerre, ou par ses talents pour le gouvernement, ou les négociations, est fort au-dessus de [celle] qu'on peut se proposer pour l'étude; mais les femmes sont exclues, par leur état, de toute espèce de gloire, & quand, par hasard, il s'en trouve quelqu'une qui est née avec une âme assez élevée, il ne lui reste que l'étude pour la consoler de toutes les exclusions & de toutes les dépendances auxquelles elle se trouve condamnée par état.

L'amour de la gloire, qui est la source de tant de plaisirs & de tant d'efforts en tout genre qui contribuent au bonheur, à l'instruction & à la perfection de la société, est entièrement fondé sur l'illusion ; rien n'est si aisé que de faire disparaître le fantôme après lequel courent toutes les âmes élevées ; mais qu'il y aurait à perdre pour elles & pour les autres! Je sais qu'il est quelque réalité dans l'amour de la gloire dont on peut jouir de son vivant ; mais il n'y a guère de héros, en quelque genre que ce soit, qui voulût se détacher entièrement des applaudissements de la postérité, dont on attend même plus de justice que de ses contemporains. On ne savoure pas toujours le désir vague de faire parler de soi quand on ne sera plus; mais il reste toujours au fond de notre cœur. La philosophie en voudrait e faire sentir la vanité ; mais le sentiment prend le dessus, & ce plaisir n'est point une illusion : car il nous prouve le bien réel de jouir de notre réputation future; si le présent était notre unique bien, nos plaisirs seraient bien plus bornés qu'ils ne le sont. Nous sommes heureux dans le moment présent, non seulement par nos jouissances actuelles, mais par nos espérances, par nos réminiscences. Le présent s'enrichit du passé & de l'avenir. Qui travaillerait pour ses enfants, pour la grandeur de sa maison, si on ne jouissait pas de l'avenir? Nous avons beau faire, l'amour-propre est toujours

le mobile plus ou moins caché de nos actions ; c'est le vent qui enfle les voiles, sans lequel le vaisseau n'irait point.

J'ai dit que l'amour de l'étude était la passion la plus nécessaire à notre bonheur; c'est une ressource sûre contre les malheurs, c'est une source de plaisirs inépuisable, & Cicéron a bien raison de dire: Les plaisirs des sens & ceux du cœur sont, sans doute, au-dessus de ceux de l'étude; il n'est pas nécessaire d'étudier pour être heureux; mais il l'est peut-être de se sentir en soi cette ressource & cet appui.

On peut aimer l'étude, & passer des années entières, peut-être sa vie, sans étudier; & heureux qui la passe ainsi : car ce ne peut être qu'à des plaisirs plus vifs qu'il sacrifie un plaisir qu'il est toujours sûr de trouver, & qu'il rendra assez vif pour le dédommager de la perte des autres.

Un des grands secrets du bonheur est de modérer ses désirs & d'aimer les choses qu'on possède. La nature, dont le but est toujours notre bonheur (& j'entends par nature tout ce qui est instinct & sans raisonnement) la nature, dis-je, ne nous donne des désirs que conformément à notre état ; nous ne désirons

naturellement que de proche en proche : un capitaine d'infanterie désire d'être colonel, & il n'est point malheureux de commander les armées, point quelque talent qu'il se sente. C'est à notre esprit & à nos réflexions à fortifier cette sage sobriété de la nature ; on n'est heureux que par des désirs satisfaits ; il faut donc ne se permettre de désirer que les choses qu'on peut obtenir sans trop de soins & de travail, & c'est un point sur lequel nous pouvons beaucoup pour notre bonheur. Aimer ce qu'on possède, savoir en jouir, savourer les avantages de son état, ne point trop porter sa vue sur ceux qui nous paraissent plus heureux, s'appliquer à perfectionner le sien et à en tirer le meilleur parti possible, voilà ce qu'on doit appeler heureux; & je crois faire une bonne définition en disant que le plus heureux des hommes est celui qui désire le moins le changement de son état. Pour jouir de ce bonheur, il faut guérir ou prévenir une maladie d'une autre espèce qui s'y oppose entièrement, & qui n'est que trop commune : c'est l'inquiétude. Cette disposition d'esprit s'oppose à toute jouissance, &, par conséquent, à toute espèce de bonheur.

La bonne philosophie, c'est-à-dire, la ferme persuasion que nous n'avons autre chose à faire dans ce monde que d'être heureux, est un remède sûr contre cette maladie, dont les bons esprits, ceux qui sont capables de principes & de conséquences, sont presque toujours exempts.

Il est une passion très déraisonnable aux yeux des philosophes & de la raison, dont le motif, quelque déguisé qu'il soit, est même humiliant, & devrait seul suffire pour en guérir, & qui cependant peut rendre heureux : c'est la passion du jeu. Il est heureux de l'avoir, si l'on peut la modérer & la réserver pour le temps de notre vie où cette ressource nous sera nécessaire, & ce temps est la vieillesse. Il est certain que l'amour du jeu a sa source dans l'amour de l'argent ; il n'y a point de particulier pour qui le gros jeu (& j'appelle gros jeu celui qui peut faire une différence dans notre fortune) ne soit un objet intéressant.

Notre âme veut être remuée par l'espérance ou la crainte ; elle n'est heureuse que par les choses qui lui font sentir son existence. Or, le jeu nous met perpétuellement aux prises avec ces

deux passions, & tient, par conséquent, notre âme dans une émotion qui est un des grands principes du bonheur qui soient en nous. Le plaisir que m'a fait le jeu, a servi souvent à me consoler de n'être pas riche. Je me crois l'esprit assez bien fait pour qu'une fortune médiocre pour un autre, suffise à me rendre heureuse; & dans ce cas le jeu me deviendrait insipide; du moins je le craignais, & cette idée me persuadait que je devais le plaisir du jeu à mon peu de fortune, & servait à m'en consoler.

Il est certain que les besoins physiques sont la source des plaisirs des sens, & je suis persuadée qu'il y a plus de plaisir dans une fortune médiocre que dans une entière abondance. Une boëte, une porcelaine, un meuble nouveau, sont une vraie jouissance pour moi; mais si j'avois trente boëtes, je serais peu sensible à la trente-unième. Nos goûts s'émoussent aisément par la satiété, & il faut rendre grâces à Dieu de nous avoir donné les privations nécessaires pour [les] conserver. C'est ce qui fait qu'un roi s'ennuie si souvent, & qu'il impossible qu'il soit heureux, à moins qu'il n'ait reçu du ciel une âme assez grande pour être susceptible des plaisirs

de son état, c'est-à-dire, de celui de rendre un grand nombre d'hommes heureux; mais alors cet état devient le premier de tous par le bonheur, comme il l'est par la puissance.

J'ai dit que plus notre bonheur dépend de nous, & plus il est assuré ; & cependant la passion qui peut nous donner de plus grands plaisirs & nous rendre le plus heureux, met entièrement notre bonheur dans la dépendance des autres : on voit bien que je veux parler de l'amour.

Cette passion est peut-être la seule qui puisse nous faire désirer de vivre, & nous engager à remercier l'auteur de la nature, quel qu'il soit, de nous avoir donné l'existence. Mylord Rochester a bien raison de dire que les dieux ont mis cette goutte céleste dans le calice de la vie pour nous donner le courage de la supporter :

Il faut aimer, c'est ce qui nous soutient :

Car sans l'amour, il est triste d'être homme.

Si ce goût mutuel, qui est un sixième sens, & le plus fin, le plus délicat, le plus précieux de tous, se trouve rassembler âmes également sensibles bonheur, au plaisir, tout est dit, on n'a plus rien à faire pour être heureux, tout le reste est indifférent ; il n'y a que la santé qui y soit nécessaire. Il faut employer toutes les facultés de son âme à jouir de ce bonheur ; il faut quitter la vie quand on le [perd] & être bien sûr que les années de Nestor ne sont rien au prix d'un d'une quart-d'heure jouissance. Il est juste qu'un tel bonheur soit rare; s'il était commun, il vaudrait bien mieux être homme que d'être dieu, du moins tel que nous pouvons nous le représenter. Ce qu'on peut faire de mieux, est de se persuader que ce bonheur n'est pas impossible. Je ne sais cependant si l'amour a jamais rassemblé deux personnes faites à tel point l'une pour l'autre, qu'elles ne connussent jamais la satiété de la jouissance, ni le refroidissement qu'entraîne la sécurité, ni l'indolence & la tiédeur qui naissent de la facilité & de la continuité d'un commerce dont l'illusion ne se détruit jamais (car où en entre-t-il plus que dans l'amour?), & dont l'ardeur, enfin, fût égale dans la jouissance et dans la privation, & pût supporter également les malheurs & les plaisirs.

Un cœur capable d'un tel amour, une âme si tendre et si ferme paraît avoir épuisé le pouvoir de la divinité; il en naît une en un siècle; il semble que d'en produire deux soit au-dessus de ses forces, ou que si elle les a produites, elle serait jalouse de leurs plaisirs, si elles se rencontraient; mais l'amour peut nous rendre heureux à moins de frais: une âme tendre & sensible est heureuse par le seul plaisir qu'elle trouve à aimer; je ne veux pas dire par là qu'on puisse être parfaitement heureux en quoiqu'on ne soit pas aimé; mais je dis que, quoique nos idées de bonheur ne se trouvent pas entièrement remplies par l'amour de l'objet que nous aimons, le plaisir que nous sentons à nous livrer à toute notre tendresse peut suffire pour nous rendre heureux; et si cette âme a encore le bonheur d'être susceptible d'illusions, il est impossible qu'elle ne se croie pas plus aimée qu'elle ne l'est peutêtre en effet; elle doit tant aimer, qu'elle aime pour deux, & que la chaleur de son cœur supplée à ce qui manque réellement à son bonheur. Il faut sans doute qu'un caractère sensible, vif & emporté paie le tribut d'inconvénients attachés à ces qualités, & je ne sais si je dois dire bonnes ou mauvaises; mais je crois que quiconque composerait son individu les y ferait entrer. Une première passion emporte tellement hors de soi une âme de cette trempe, qu'elle est inaccessible à toutes réflexions & à toute idée modérée ; elle peut sans doute se préparer de grands chagrins ; mais le plus grand inconvénient attaché à cette sensibilité emportée, c'est qu'il est impossible que quelqu'un qui aime à cet excès soit aimé, & qu'il n'y a presque point d'homme dont le goût ne diminue par la connaissance d'une telle passion. Cela doit sans doute paraître bien étrange à qui ne connaît pas encore assez le cœur humain ; mais pour peu qu'on ait réfléchi sur ce que nous offre l'expérience, on sentira que conserver longtemps le cœur de son amant, il faut toujours que l'espérance & la crainte agissent sur lui. Or, une passion telle que je viens de la peindre, produit un abandonnement de soimême qui rend incapable de tout art; l'amour perce de tous côtés ; commence par vous adorer, cela est impossible autrement; mais bientôt la certitude d'être aimé, & l'ennui d'être

toujours prévenu, le malheur de n'avoir rien à craindre, émoussent les goûts. Voilà comme est fait le cœur humain, & qu'on ne croie pas que j'en parle par rancune: j'ai reçu de Dieu, il est vrai, une de ces âmes tendres et immuables qui ne savent ni déguiser, ni modérer leurs passions, qui ne connaissent l'affaiblissement, ni le dégoût, & dont la ténacité sait résister à tout, même à la certitude de n'être plus aimée; mais j'ai heureuse pendant dix ans par l'amour de celui qui avait subjugué mon âme; & ces dix ans, je les ai passés têteà-tête avec lui sans aucun moment de dégoût, ni de langueur. Quand l'âge, les maladies, peut-être aussi un peu la facilité de la jouissance ont diminué son goût, j'ai été longtemps sans m'en apercevoir ; j'aimais pour deux, je passais ma vie entière avec lui, & mon cœur, exempt de soupçon, jouissait du plaisir d'aimer & de l'illusion de se croire aimé. Il est vrai que j'ai perdu cet état si heureux, & que ce n'a pas été sans qu'il m'en ait coûté bien des larmes. Il faut de terribles secousses pour briser de telles chaînes : la plaie de mon cœur a saigné longtemps ; j'ai eu lieu de me plaindre, & j'ai tout pardonné. J'ai été assez juste pour sentir qu'il n'y avait peut-être au monde que mon cœur qui eût cette immutabilité qui anéantit le pouvoir des temps ; que si l'âge et les maladies n'avoient pas entièrement éteint les désirs, ils auraient peut-être encore été pour moi, & que l'amour me l'aurait ramené; enfin, que son cœur, incapable d'amour, m'aimait de l'amitié la plus tendre, & m'aurait consacré sa vie. La certitude de l'impossibilité du retour de son goût & de sa passion, que je sais bien qui n'est pas dans la nature, a amené insensiblement mon cœur au sentiment paisible de l'amitié; & ce sentiment, joint à la passion de l'étude, me rendait assez heureuse.

Mais un cœur aussi tendre peut-il être rempli par un sentiment aussi paisible et aussi faible que celui de l'amitié? Je ne sais si on doit espérer, si on doit souhaiter même de tenir toujours à cette sensibilité dans l'espèce d'apathie à laquelle il est difficile de l'amener. On n'est heureux que par des sentiments vifs et agréables ; pourquoi donc s'interdire les plus vifs & les plus agréables de tous? Mais ce qu'on a éprouvé, les réflexions qu'on a été obligé de faire pour amener son cœur à cette apathie, la peine même qu'on a eue de l'y

réduire, doit faire craindre de quitter un état qui n'est pas malheureux, pour essuyer des malheurs que l'âge et la perte de la beauté rendraient inutiles.

Belles réflexions, me dira-t-on, & bien utiles! Vous verrez de quoi elles vous serviront, si vous avez jamais du goût pour quelqu'un qui devienne amoureux de vous ; mais je crois qu'on se trompe, si l'on croit que ces réflexions soient inutiles. Les passions, au-delà de trente ans, ne nous emportent plus avec la impétuosité. Croyez même qu'on résisterait à son goût, si on le voulait bien fortement, & qu'on fût bien persuadé qu'il fera notre malheur. On n'y cède que parce qu'on n'est pas bien convaincu de la sûreté de ces maximes, & qu'on espère encore d'être heureux, & on a raison de se le persuader. Pourquoi s'interdire l'espérance d'être heureux, & de la manière la plus vive? Mais s'il ne faut pas s'interdire cette espérance, il n'est pas permis de se tromper sur les moyens du bonheur ; l'expérience doit du moins nous apprendre à compter avec nous-mêmes, & à faire servir nos passions à notre bonheur. On peut prendre sur soi jusqu'à un certain point ; nous ne pouvons pas tout, sans doute, mais nous pouvons beaucoup; & j'avance, sans crainte de me tromper, qu'il n'y a point de passion qu'on ne puisse surmonter, quand on s'est bien convaincu qu'elle ne peut servir qu'à notre malheur. Ce qui nous égare sur cela dans notre première jeunesse, c'est incapables sommes nous réflexions, que nous n'avons point d'expérience, & que nous nous figurons que nous rattraperons le bien que nous avons perdu, à force de courir après; mais l'expérience & la connaissance du cœur humain nous apprennent que plus nous courons après, & plus il nous fuit. C'est une perspective trompeuse qui disparaît quand nous croyons l'atteindre. Le goût est une involontaire qui ne se persuade point, qui ne se ranime presque jamais. Quel est votre but quand vous cédez au goût que vous avez pour quelqu'un? N'estce pas d'être heureux par le plaisir d'aimer & par celui de l'être? Autant donc il serait ridicule de se refuser à ce plaisir par la crainte d'un malheur à venir n'éprouverez peut-être vous qu'après avoir été fort heureux, & alors il y aurait compensation, & vous devez songer à vous guérir & non à vous repentir, autant une personne raisonnable aurait à rougir si elle ne tenait pas son bonheur dans sa main, & si elle le mettait entièrement dans celle d'un autre.

Le grand secret pour que l'amour ne nous rende pas malheureux, c'est de tâcher de n'avoir jamais tort avec votre amant, de ne lui jamais montrer d'empressement quand il se refroidit, & d'être toujours d'un degré plus froide que lui ; cela ne le ramènera pas, mais rien ne le ramènerait : il n'y a rien à faire qu'à oublier quelqu'un qui cesse de nous aimer. S'il vous aime encore, rien n'est capable de le réchauffer & de rendre à son amour sa première ardeur que la crainte de vous perdre et d'être moins aimé. Je sais que ce secret est difficile à pratiquer pour les âmes tendres & vraies ; mais elles ne peuvent trop cependant prendre sur elles pour le pratiquer, d'autant plus qu'il leur est bien plus nécessaire qu'à d'autres. Rien ne dégrade tant que les démarches qu'on fait pour regagner un cœur froid ou inconstant: cela nous avilit aux yeux de celui que nous cherchons à conserver, & à ceux des hommes qui pourraient penser à nous; mais ce qui est bien pis, cela nous rend malheureux & nous tourmente

inutilement. Il faut donc suivre cette maxime avec un courage inébranlable, & ne jamais céder sur cela à notre propre cœur; il faut tâcher de connaître le caractère de la personne à qui on s'attache, avant de céder à son goût; il faut que la raison soit reçue dans le conseil, non cette raison qui condamne toute espèce d'engagement comme contraire au bonheur, mais celle qui, en convenant qu'on ne peut être fort heureux sans aimer, veut qu'on n'aime que pour son bonheur, & qu'on surmonte un goût dans lequel on voit évidemment qu'on n'essuierait que des malheurs; mais quand ce goût a été le plus fort, quand il l'a emporté sur la raison, comme cela n'arrive que trop, il ne faut point se piquer d'une constance qui serait aussi ridicule que déplacée. C'est bien le cas de pratiquer le proverbe, les plus courtes folies sont les meilleures; ce sont surtout les plus courts malheurs: car il y a des folies qui rendraient fort heureux, si elles duraient toute la vie; il ne faut point rougir de s'être trompé; il faut se guérir, quoi qu'il en coûte, & surtout éviter la présence d'un objet qui ne peut que vous agiter, & vous faire perdre le fruit de vos réflexions: car chez les hommes la

coquetterie survit à l'amour; ils ne veulent perdre ni leur conquête, ni leur victoire, & par mille coquetteries ils savent rallumer un feu mal éteint, & vous tenir dans un état d'incertitude aussi ridicule qu'insupportable. Il faut trancher dans le vif, il faut rompre sans retour; il faut, dit M. de Richelieu, découdre l'amitié & déchirer l'amour; enfin, c'est à la raison à faire notre bonheur: dans l'enfance, nos sens se chargent seuls de ce soin; dans la jeunesse, le cœur et l'esprit commencent à s'en mêler avec cette subordination, que le cœur décide de tout; mais dans l'âge mûr, la raison doit être de la partie, c'est à elle à nous faire sentir qu'il faut être heureux, quoi qu'il en coûte. Chaque âge a ses plaisirs qui lui sont propres ; ceux de la vieillesse sont les plus difficiles à obtenir ; le jeu & l'étude, est encore capable, en gourmandise, la considération, voilà les ressorts de la vieillesse. Tout cela n'est doute que des consolations. Heureusement qu'il ne tient qu'à nous d'avancer le terme de notre vie, s'il se fait trop attendre; mais tant que nous nous résolvons à la supporter, il faut tâcher de faire pénétrer le plaisir par toutes les

portes qui l'introduisent jusqu'à notre âme; nous n'avons pas d'autres affaires.

Tâchons donc de nous bien porter, de n'avoir point de préjugés, d'avoir des passions, de les faire servir à notre bonheur, de remplacer nos passions par des goûts, de conserver précieusement nos illusions, d'être vertueux, de ne jamais nous repentir, d'éloigner de nous idées tristes, & de ne jamais permettre à notre cœur de conserver une étincelle de goût pour quelqu'un dont le goût diminue & qui cesse de nous aimer. Il faut bien quitter l'amour un jour, pour peu qu'on vieillisse, & ce jour doit être celui où il cesse de nous rendre heureux. Enfin, songeons à cultiver le goût de l'étude, ce goût qui ne fait dépendre notre bonheur que de nous-mêmes. Préservons-nous l'ambition, & surtout sachons bien ce que nous voulons être ; décidons-nous sur la route que nous voulons prendre pour passer notre vie, & tâchons de la semer de fleurs.